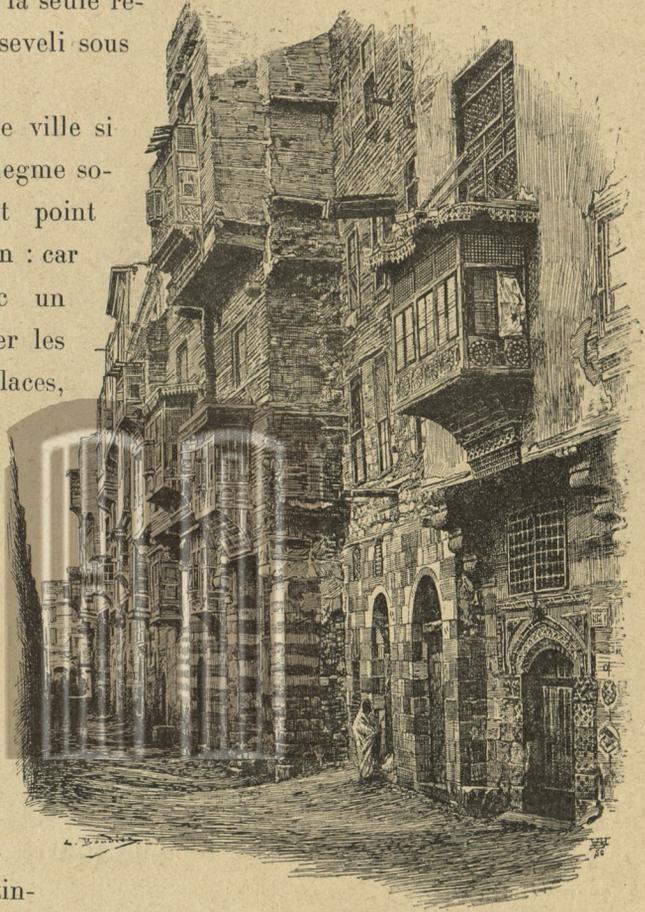


ont passé dans des villes musulmanes le savent, c'est toujours une surprise nouvelle que de se trouver face à face avec toutes ces figures voilées : il y a un secret inquiétant ou irritant dans ces dominos perpétuels, dans ces draperies qui marchent et qu'on coudoie ; et l'on ne peut se défendre de trouver une expression fantastique aux regards noirs embusqués au fond des fissures de tous ces masques, et qui sont la seule révélation de l'être humain enseveli sous ces plis d'étoffe.

Il n'y a peut-être pas une ville si vivante que le Caire, et le flegme solennel de l'Arabe ne paraît point dans le tempérament égyptien : car tout ce monde s'agite avec un paroxysme de vie à rappeler les rues de Naples : c'est, par places, le mouvement d'une fourmière où l'on vient de mettre le pied. On voit passer pêle-mêle des gens tannés au soleil du désert, des Fellahs de pure race égyptienne, des Nubiens, des Turcs, des Abyssins ; de bons citadins obèses, trottant sur leurs baudets, les jambes traînant jusqu'à terre. Arrive un *kawa* tout étincelant de dorures, sa large ceinture bourrée d'armes brillantes, sa jupe blanche plissée à la grecque tombant



RUE DU QUARTIER DE TOULOUN.

D'après un dessin de Boudier.

sur ses genoux, avec tout le splendide harnachement qui donne à ces gendarmes de l'Orient des airs de princes de pays fantastiques ; ou bien, si, par hasard, la rue a trois mètres de largeur, deux coureurs armés de bâtons débouchent au grand trot, en criant à pleins poumons, et en refoulant la cohue vers les deux murs. Derrière court la calèche de quelque personnage, ou défilent les femmes d'un harem avec les eunuques sur le siège ; et l'on n'a que le temps d'entrevoir, par les fenêtres, les grasses et blanches figures, voilées d'une étoffe